

Aristide Bruant.

Aristide Bruant, né en 1851 à Courtenay et mort à Paris en 1925, est un chanteur (on appelait volontiers des « chansonniers » ceux qui passaient dans des Cabarets à l'époque) et écrivain français. De par sa carrure, sa présence en scène, sa gouaille et sa voix rauque, c'est un monument de la chanson française. Il a été l'un des grands de la chanson réaliste, mouvement qui a duré jusqu'aux trois quarts du XXe siècle avec notamment, Édith Piaf. Ce mouvement a laissé des traces durables jusque dans la chanson française contemporaine où le texte garde une place importante. Ses airs sont célèbres : « Nini peau d'chien », « Le chat noir », « Dans la rue »...

Écoutons une de ses chansons :

A la bastille, par Aristide Bruant : <http://official.fm/tracks/307187>

Aristide Bruant est né dans une famille bourgeoise et il apprit le latin par les soins du curé du pays, qui le citait comme exemple d'application. Sa famille l'envoya ensuite au lycée Impérial de Sens, où, dès l'âge de onze ans, il collectionnait les prix de grec, de latin, d'histoire et de musique vocale. Son goût pour l'étude ne l'empêchait pas de taquiner les muses : en 1862, il composa sa première chanson. Suite à des revers de fortune, ses parents durent quitter Courtenay pour Paris où les déménagements allaient se succéder. Afin de fuir les créanciers, de 1863 à 1867, de Ménilmontant à Montmartre, on compte cinq déménagements. À la fin de l'année 1867, il dut quitter le lycée Impérial, car son père — alcoolique et ruiné — n'avait pu payer les derniers trimestres. Ce dernier décida, au demeurant, que son fils était en âge de travailler et le conduisit chez un avoué. Aristide put ainsi faire vivre toute sa famille ; mais, du fait de la traque régulière de ses parents par des huissiers, il dut changer de métier et devint apprenti-bijoutier, puis ouvrier-bijoutier. Il travailla l'or et l'argent, et sertit des pierres précieuses dans des arrièreboutiques. Il suivit ses parents à travers Paris et la banlieue, fréquentant les restaurants pour pauvres, les cafés d'ouvriers, côtoyant les malheureux, les révoltés, les filles et les mauvais garçons. Pendant la Guerre de 1870, il est engagé comme franc-tireur dans la compagnie des « gars de Courtenay ». Démobilisé, il travaille à la Compagnie des chemins de fer du Nord. Durant quatre ans, il regarde vivre ses collègues et compare leur existence trop bien réglée à la vie aventureuse des hors-la-loi qu'il a rencontrés. Il se passionne pour leur langage, se met à rechercher les origines de l'argot jusqu'à François Villon et aux coquillards, et travaille sur les dictionnaires d'argot des bibliothèques municipales. En attendant d'écrire des refrains argotiques, il compose des romances tendres. Il les chante dans des guinguettes avec succès. Il y est remarqué par un chanteur qui l'encourage à aller se produire au Robinson où il triomphe. Fort de ces réussites, il tente sa chance au Café-concert et se produit au Concert des Amandiers. Bien que le public y fût difficile, il triomphe à nouveau, ce qui lui donne de plus en plus d'assurance. Son répertoire comprend alors des chansonnettes comiques, ainsi que des chants sociaux. Un impresario le remarque et il est engagé chez Darelli à Nogent-sur-Marne où il connaît à nouveau le succès. Il commence aussi à vivre dans une certaine aisance. Ces succès l'incitent à aller auditionner au Concert de l'Époque. Là, il se compose un costume de vedette : veston long, pantalon à pattes d'éléphant, gilet clair et chapeau haut-de-forme. L'effet est au rendez-vous, il connaît l'ivresse des rappels jusqu'au jour où il est incorporé au 113ème de ligne, à Melun. Il écrit aussitôt une marche militaire : « V'la l'cent-treizième qui passe ». Adaptée par le chef de musique du 113ème, cette marche devint non seulement la marche du régiment, mais celle de la plupart des régiments de France. Sa renommée commence à s'étendre. Dès sa démobilisation, il franchit rapidement les étapes. Il passe sur les scènes des plus grands cafés-concerts, la Scala et l'Horloge. Chanteur élégant, il porte la jaquette beige rosé et le gilet fleuri ; quant à son chapeau haut-de-forme, il est fait sur mesures. C'est de cette époque que datent les premiers chefs-d'œuvre qu'il a composés sur les quartiers de Paris. Il était alors chanté par des interprètes illustres tels Paulus dont son ami Jules Jouy, qui va lui ouvrir les portes du *Chat Noir* en 1881.

Le *Chat Noir*, cabaret artistique à la mode avait été aménagé par Rodolphe Salis, dans un ancien bureau de poste situé 84, boulevard Rochechouart. Pour sa réception au sein de ce cénacle, fréquenté par l'élite poétique, Bruant composa la fameuse « Ballade du Chat Noir ». Il a troqué le cérémonieux complet-jaquette contre une tenue de garde-chasse, vareuse de velours côtelé noir avec culotte assortie, enfoncée dans de grosses bottes noires, chemise et cache-nez écarlates, en guise de manteau une immense cape noire et, comme couvre-chef, le feutre noir à large bords que son ami Toulouse-Lautrec a souvent croqué de face, de profil ou de dos. Un chanteur en costume de velours, qui met ses bottes sur les tables pour chanter des refrains argotiques, c'était une nouveauté que la clientèle du *Chat Noir* sut apprécier. Il fut applaudi tous les soirs, mais le patron de l'établissement ne le payait pas et se contentait de l'autoriser à vendre ses petits formats dans la salle, ce qui ne lui rapportait que de maigres revenus. La fortune ne commença à sourire au chansonnier que lorsque Rodolphe Salis, effrayé par les voyous du quartier, eut abandonné le cabaret du boulevard Rochechouart pour installer le *Chat Noir* rue Victor Massé. Avec mille francs prêtés par un admirateur, Bruant s'installe alors dans le local déserté qu'il baptisa le *Mirliton* du nom d'un instrument de musique populaire et bon marché. Le soir de l'inauguration du *Mirliton*, il n'y a que trois clients. Dépité, il se met à les insulter copieusement ; le public apprécie. C'est ainsi qu'il crée son image de marque. Par opposition au style affecté de Rodolphe Salis, gentilhomme d'opérette, il choisit la grossièreté. Rodolphe Salis saluait ses clients du titre de monseigneur, lui les appelle crapules. Rodolphe Salis affectait la tenue d'un général en civil, il s'habille en gouape. Chez Bruant, pour saluer l'arrivée d'un client on chante : « Oh c'te gueule, c'te binette ». Ensuite, debout sur une table, Bruant donne d'une voix forte, ses instructions aux gens du monde par la renommée : « Tas de cochons ! Gueules de miteux ! Tâchez de brailler en mesure. Sinon fermez vos gueules ». Si quelques jolies dames se montraient offensées, le maître de céans leur parlait avec une très grande franchise : « Va donc, eh, pimbêche ! T'es venue de Grenelle en carrosse exprès pour te faire traiter de charogne ? Eh bien ! T'es servie ! » Il ajoutait même parfois : « Vieille vache ! ». La verveur de ces propos, ainsi que les affiches qu'il commande à son ami Toulouse-Lautrec ne sont pas les seules raisons de son succès. On se déplace d'Auteuil ou de Passy pour l'écouter chanter les peines et les joies de la crapule, alors à la mode, avec, à l'époque, les ouvrages des écrivains naturalistes. Son répertoire de qualité se répand en même temps que les œuvres de Zola, de Paul Adam, des Goncourt, d'Oscar Méténier ou de Joris-Karl Huysmans. Des célébrités comme Lucien Guitry ou le dompteur Pezon font partie des habitués des vendredis chics, entourés de bourgeoises endimanchées, ravies de s'entendre injurier par le « Grand Bruant ». La publication du premier volume de ses œuvres, monologues et chansons intitulé *Dans la rue*, illustré par Steinlen, fit sensation. De Maurice Barrès à Anatole France, toute la critique se montra enthousiaste. Chacun salua le « poète sincère et vibrant, d'une rare originalité ». Anatole France (le futur prix Nobel) écrivit : « Le premier, Bruant a exprimé le pathétique de la crapule... » Quant à François Coppée, il le fait recevoir à la Société des gens de lettres en 1891. Ce dernier ne ménage pas ses éloges au comité des gens de lettres : « Je fais grand cas de *Dans la rue* et je le tiens pour un descendant, en ligne directe légitime, de notre Villon... ». C'est la réussite : on le chante sur toutes les scènes, Eugénie Buffet, déguisée en fille de barrière, fait applaudir, À la Cigale, À la Villette et À la Glacière, et lance À Saint-Lazare ; Yvette Guilbert, vedette du caf'conc', interprète « À Belleville » et « Au Bois de Boulogne ». Il atteint alors une gloire internationale et en 1895, il abandonne son cabaret et part en tournée à l'étranger et dans des galas mondains. Bruant est un travailleur sérieux. Sa poésie apparemment simple, a la puissance du raccourci et la précision du terme, et dissimule de longues recherches un long travail. Avec la gloire, la fortune récompensa ses efforts ; aux bénéfices du *Mirliton* vinrent s'ajouter de confortables droits d'auteur et de gros cachets. Ainsi, après une dizaine d'années, il put s'offrir un château à Courtenay, grâce à « Nini

Peau d’Chien », à la « Méloche », à « Toto Laripette » et à la « Filoche », marlou héroïque qui mourut avec dignité sur l’échafaud. En mai 1898, le châtelain de Courtenay se présenta aux élections législatives à Belleville, dans le quartier des ouvriers de Saint-Fargeau. On pouvait lire, sur les murs de Belleville, des déclarations de Bruant le « Candidat du peuple ». En dépit des multiples réunions électorales au cours desquelles il chanta une partie de son répertoire ainsi que son programme politique, il obtint peu de voix. Il se retire peu à peu de la chanson pour se consacrer à l’écriture, mais continue à donner des spectacles, comme en 1924, où il fait un triomphe. Il meurt à Paris en 1925 ; il est enterré à Subigny, dans l’Yonne.

Adaptation, impressions : Jérôme Huet/Information, principaux faits : Wikipedia